

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(Février-mai\) : Trois billets de François à Dorothée, alors qu'ils sont tous deux à Paris](#)[Item](#)[\[Paris\], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

[Paris], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Deuil](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-05-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai regretté plus encore que de coutume de ne pas vous voir hier soir.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°119/156-157

Information générales

Langue Français

Cote

- 264, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- non transcrive

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

J'ai regretté plus encore que de coutume de ne pas vous voir hier soir. Je vous ai laissée sous l'empire d'une impression triste. En vous quittant, j'ai passé à la porte de M. de Talleyrand. Bien des gens y passaient et inscrivaient, comme moi, leur nom. La page était pleine. Combien de ces gens la penseront encore à lui quand il n'y sera plus ? Car ce n'est pas penser aux morts que parler d'eux comme en parlent les livres, uniquement par curiosité et parce qu'ils ont fait un peu de bruit dans le monde. Il n'y a de vrai souvenir que le souvenir tendre et plein de regret personnel. Pour mourir sans amertume, il faut être sûr, parfaitement sûr d'un cœur où l'on ne mourra point. La solitude n'est jamais plus triste, jamais plus pesante qu'à ce moment où l'on quitte tout. Confiance dans le monde inconnu où l'on va entrer, confiance encore quelque part, dans ce monde si imparfait, et pourtant si cher d'où l'on sort à ce prix on peut mourir en paix. Mon amie, Dieu seul sait lequel de nous sera appelé le premier ; mais ayons cette double confiance, et remercions-le de ce que nous pouvons l'avoir.

C'est le sentiment qui m'a accompagné hier toute la soirée, et quand je suis entré dans mon lit et jusqu'au moment où je me suis évanoui dans le sommeil. Je pensais à vous, à ma mère, à mes enfants. Je pouvais mourir. Je n'étais pas seul. Dites-le moi comme je vous l'ai dit, comme je vous le redis. Nous avons été l'un et l'autre bien battus, bien chargés. Nous avons eu et nous aurons jusqu'au bout le cœur bien malade. Mais dans notre mal, c'est un bien immense de nous être rencontrés, et de faire ensemble, hand in hand, ce qui nous reste de chemin. Vous êtes fatiguée, très fatiguée. Appuyez-vous sur moi. Moi aussi, je suis souvent fatigué, plus souvent que je ne le dis ; et j'ai besoin de m'appuyer sur vous, besoin du moins d'être sûr que je le puis si la fatigue me presse trop. Oui, j'ai besoin de vous. Adieu. Farwell. Gots sey mit ihnen. N'y a-t-il pas encore quelque autre manière de vous dire adieu ? Je vous ai beaucoup dit depuis le 15 juin, bien peu pourtant, infiniment peu auprès de ce que j'aurais à vous dire. Chaque jour, à chaque occasion douce ou pénible triste ou gaie, je me sens le cœur plus rempli que jamais. Mais le temps manque, les paroles manquent. Tout manque, excepté le cœur même. Adieu. G.

Ma petite Pauline a fort bien dormi. Elle est mieux ce matin. Ce ne sera rien.
Mercredi, 9 heures

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), [Paris], Mercredi 18 mai 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-05-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1682>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 18 mai 1838

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J'ai regretté plus encore que de
 9/ coulisse de vie pas vous dire hier soir. Je vous ai
 laissé sous l'empire d'une impression triste. En vous
 quittant, j'ai passé à la porte de M^e de Talleyrand
 bien des gens y passaient et inscrivaient, comme moi,
 leur nom. La page était pleine. Combien de ces
 gens là penseront encore à lui quand il n'y sera
 plus ? Pas ce n'est pas penser aux morts que parles
 d'eux comme on parle le livre, uniquement par
 curiosité et parcequ'il est fait un peu de bruit
 dans le monde. Il n'y a de vrai souvenir que
 le souvenir tendre et plein de regret personnel.
 Pour mourir sans amertume, il faut être sûr,
 parfaitement sûr d'en faire où l'on va mourir
 pourrit. La solitude n'est jamais plus triste, jamais
 plus pesante qu'à ce moment où l'on quitte tout.
 Confiance. Dans le monde incertain où l'on va entre,
 confiance encore quelque part dans la morte si
 imparfaite, ce pourtant si cher, d'où son sort, à
 ce point on peut mourir en paix. Mon ami, Dieu
 seul fait lequel de nous sera appelé le premier,
 mais ayons cette double confiance, et remettons le
 de ce que nous pouvons l'avoir. C'est le sentiment

qui m'a accompagné hier toute la soirée, et quand
je suis entré dans mon lit, ce jusqu'au moment
où je me suis évanoui dans le sommeil. Je pensais
à vous, à ma mère, à mes enfants. Je pouvais
mourir. Je n'étais pas seul. Dites-le moi comme
je vous l'ai dit, comme je vous le redis. Nous le cœur même.
avons été l'un et l'autre bien battus, bien chargés.
Vous, avons eu, et avons au contraire jusqu'au bout le
cœur bien malade. Mais, dans notre mal, c'est un
bien immense de nous être rencontrés et de faire
ensemble, hand in hand, ce qui nous reste de chemin.
Vous êtes fatiguée, très fatiguée. Appuyez-vous sur
moi. Moi aussi, je suis souvent fatigué, plus
souvent que je ne le dis; et j'ai besoin de m'appuyer
sur vous, besoin du moins d'être sûr que je le
fuis si la fatigue me presse trop. Oui, j'ai
besoin de vous. Adieu. Farewell. Soyez mal
heureux ! Où a-t-il par encore quelque autre
manière de vous dire adieu ? Je vous ai beaucoup
dit depuis le 15 Juin, bien peu pourtant,
l'appréhension peu auprès de ce que j'aurais à
vous dire. Chaque jour, à chaque occasion, douce
ou pénible, triste ou gaie, je me sens le cœur
plus rempli que jamais. Mais le cœur manque,
les paroles manquent. Tout manque, excepté

Ma petite b
le matin. Le

Bonne

é, ce qu'au le cœur même. Ainsi.
moment
Je pensais
pouvoir
moi comme
Nous
bien chargés.
bien le
mal, c'est un
de faire
cette de chemin.
Avez-vous pas
fatigué, plus
de m'appuyer
que je le
Dui, j'ai
de Sey mit
e autre
pas, n. beaucoup
tant,
j'avais à
casion, douce
le cœur
pas, manque,
e, exception

Ma petite Pauline a bien dormi. Elle est enfin
ce matin. Ce ne sera rien.

Meilleurs g. bours.